

lequel la littérature et l'économie politique ont tenu la véritable idée du devoir, l'idée du sacrifice et du dévouement.

Dans les faits qui composent la situation actuelle de notre pays, l'influence de ces idées plus élevées, plus religieuses, plus chrétiennes qui règnent dans les sommités de notre littérature moderne, se traduit en des témoignages incontestables, par un plus grand respect pour la vie des hommes, pour la liberté de leur conscience, par une reconnaissance plus formelle de l'intervention de Dieu dans les choses humaines ; là est notre gloire, là est notre espérance. Mais cette basse et ignoble littérature du matérialisme, mais ces idées de jouissance à tout prix trouvent aussi des faits qui leur correspondent dans les réalités présentes. La pensée chrétienne de la patience et du sacrifice semble effacée de l'esprit des hommes ; c'est de là que viennent tous nos dangers.

Lorsqu'à la fin du dix-huitième siècle, nos pères se sont levés pour commencer le drame glorieux de la Révolution française, la grande masse de la nation était encore sous l'influence des principes moraux du christianisme ; le reste était imbu des idées d'une philosophie généreuse, d'un noble stoïcisme qui savait s'attendrir pour les misères d'autrui, et qui savait oublier ses propres souffrances devant la nécessité et la gloire du dévouement. Alors, ce ne fut pas au nom des besoins, des intérêts, des jouissances, que la grande nation prit l'initiative des réformes sociales. Le feu qui animait cette héroïque génération, ce n'était pas le désir du bien-être, mais la noble soif de la justice et du droit. Ce fut pour conquérir des richesses immatérielles que s'arma ce noble peuple de France ; c'est pour des vérités morales que tombèrent tant de martyrs. L'idéal qu'on entrevoyait alors au bout de la lutte, ce n'était pas les douceurs d'un festin pour les sens, c'était l'agrandissement de l'âme, l'austère triomphe de la dignité humaine.

La première pensée des hommes de ce grand jour ne fut pas de s'assurer une vie plus douce et plus commode pour le lendemain, mais de se préparer à une belle mort. Leur premier cri ne fut pas pour demander un pain meilleur ; ils se levèrent, pieds nus et sans pain, pour aller à la frontière placer le rempart de leurs poitrines entre la liberté naissante et les vieilles tyrannies ; ils se